

KADIST

dossier de presse

10.10.26 - 09.01.27
KADIST Paris
21 rue des Trois-Frères, 75018 Paris



Un projet de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige

Avec Namir Abdel Messeeh, Mohamad Abdouni, Kamal Aljafari, Ahmed Amer, Danielle Arbid, Cyril Aris, Kader Attia, Nader S. Ayache, Ismaïl Bahri, Mehdi Barsaoui, Éric Baudelaire, Kaouther Ben Hania, Afef Ben Mahmoud et Khalil Benkirane, Simone Bitton, Dominique Cabrera, Lana Daher, Alice Diop, Sofia Djama, Nabil Djedouani, Rana Eid, Souad El-Bouhati, Jihan El-Tahri, Mahdi Fleifel, Ahmad Ghossein, Alain Gomis, Tala Hadid, Annemarie Jacir, Bouchra Khalili, Yanis Koussim, Nadine Labaki, Sébastien Lifshitz, Laïla Marrakchi, Rayane Mcirdi, Najwa Najjar, Eliane Raheb, Amal Ramsis, Ghassan Salhab, Jayce Salloum, Elias Sanbar, Céline Sciamma, Zineb Sedira, Lina Soualem, Mohamed Soueid, Rania Stephan, Elia Suleiman, Virgil Vernier, Hady Zaccak, Rebecca Zlotowski.

SOMMAIRE

À propos de l'exposition	.03
Rencontre avec Joana Hadjithomas et Khalil Joreige	.05
Rencontre avec Sandra Terdjman, co-fondatrice et vice-présidente de KADIST	.10
Agenda de l'exposition	.12
À propos de KADIST	.13

À PROPOS DE L'EXPOSITION

Archives des invisibles, un projet de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige
En collaboration avec Amélie Galli, responsable de la Cinémathèque idéale des banlieues du monde pour le Centre Pompidou, et Taddeo Reinhardt

KADIST présente *Archives des invisibles*, un projet de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Réunissant des cinéastes et des artistes principalement issus·es du pourtour méditerranéen (Maroc, Algérie, Tunisie, Égypte, Liban, Palestine) et de France, ce premier volet, réalisé à l'occasion de la Saison Méditerranée 2026, prend la forme d'une exposition présentée à KADIST Paris du 10 octobre 2026 au 9 janvier 2027, accompagnée d'une programmation de rencontres, de projections et de visites.

L'idée initiale des *Archives des invisibles* accompagne Joana Hadjithomas et Khalil Joreige de longue date. Elle s'est nourrie de leur expérience de cinéastes et d'artistes, et de leur attention à ce qui échappe, à ce qui reste hors champ, aux images manquantes, enfouies ou oubliées. Leur pratique s'est toujours penchée sur les traces, les archives fragmentaires et les documents incomplets : des matériaux qu'ils cherchent à activer, à remettre en circulation, afin de leur permettre de raconter autrement pour interroger notre présent, les représentations qui le traversent et les récits qui façonnent nos imaginaires.

Avec *Archives des invisibles*, ils ont voulu déplacer cette réflexion vers un autre territoire : celui des images que les artistes et les cinéastes portent encore en eux. Des plans tournés qui n'ont jamais trouvé leur place dans un film mais demeurent vivants dans la mémoire de celles et ceux qui les ont filmés.

Le postulat des *Archives des invisibles* est simple : partager ces images invisibles, ces visages, ces paysages, filmés, aimés, puis laissés de côté, enfermés sur des disques durs ou dans des boîtes. Chaque artiste et chaque cinéaste est ainsi invité·e à dévoiler puis confier un ou plusieurs rushs inédits et à les accompagner d'un témoignage qui en restitue le contexte, l'histoire et la mémoire.



↑ Kamal Aljafari, *A Filipino house worker in Jaffa*, 2008

Pourquoi cette séquence continue-t-elle d'habiter son auteur·rice ? A-t-elle été écartée au moment du montage pour des raisons esthétiques, politiques, liées à la censure, ou narratives ? À qui appartiennent ces images ? Et quelle foi plaçons-nous encore en elles ?

Archives des invisibles interroge plusieurs enjeux essentiels de la création : ce que nous choisissons de montrer ou de laisser hors champ ; les images auxquelles nous renonçons ; ce que signifie aujourd'hui transmettre, archiver et indexer ; mais aussi la manière dont des récits oubliés, des mémoires invisibilisées peuvent être réactivés. Ensemble, ces fragments dessinent ainsi une cartographie sensible et polyphonique des territoires, des récits et des esthétiques qui composent une aventure commune, une archive vivante, en perpétuelle construction.

Cette première itération réunit principalement des images d'artistes et de cinéastes provenant d'Algérie, d'Égypte, de France, du Liban, du Maroc, de Palestine et de Tunisie. Le fonds des archives est appelé à s'enrichir tout au long de l'exposition et au-delà de celle-ci, ouvrant le champ à des contributions issues d'autres époques et géographies, et questionnant sans cesse ce que peuvent les images dans un monde en effondrement.

« *Archives des invisibles* est né du désir de rassembler un fonds d'images latentes, de rushes ou de sons inédits, écartés du montage mais demeurés vivants dans la mémoire de celles et ceux qui les ont filmés.

Ce qui est au cœur, c'est l'idée du partage, du commun. Partager ces images, c'est les sortir de la latence et les mettre en relation avec d'autres regards, d'autres histoires, d'autres temporalités. C'est leur permettre de produire de nouveaux sens et de faire émerger des mémoires parfois invisibilisées.

C'est aussi partager une parole autour des images produites, montrées ou cachées, et qui révèle souvent les enjeux des images.

Ce projet prolonge aussi notre questionnement entre fiction et documentaire, entre cinéma et art contemporain, entre œuvre individuelle et création collective. »

– Joana Hadjithomas et Khalil Joreige



↑ Amal Ramsis, *Homage*, 2023

« PARTAGER CES IMAGES, C'EST LES SORTIR DE LA LATENCE ET LES METTRE EN RELATION AVEC D'AUTRES REGARDS, D'AUTRES HISTOIRES, D'AUTRES TEMPORALITÉS. »

— JOANA HADJITHOMAS
ET KHALIL JOREIGE

INFOS PRATIQUES

Du 10 octobre 2026 au 9 janvier 2027
Ouvert jeu.-ven. 11h-19h et sam. 15h-19h
Mer. sur rendez-vous 10h-18h via
programs@kadist.org

KADIST Paris

21 rue des Trois-Frères, 75018 Paris
Entrée libre et gratuite
Accessible aux personnes à mobilité réduite

AGENDA

- **Vendredi 9 octobre** : vernissage public de 18h à 21h
- **Samedi 7 novembre** : atelier de fanzines avec Halida Boughriet et Camille Soualem
- **Chaque samedi à 16h** : visite guidée, réservation conseillée via Explore Paris

RENCONTRE AVEC JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige sont un duo de cinéastes et artistes dont le travail établit des liens thématiques et formels entre photographie, performance, installation, sculpture, vidéo et cinéma. Ils interrogent la fabrication des images et des représentations, la construction des imaginaires et l'écriture de l'histoire. Leurs recherches au long cours s'appuient sur des documents personnels ou politiques, ainsi que sur les traces de l'invisible et de l'absent, explorant des histoires tenues secrètes : les latences des guerres, un projet spatial oublié, les sous-sols géologiques et archéologiques des villes, ou encore les conséquences étranges des arnaques et des spams sur Internet. Parmi leurs films multi-primés : *Memory Box* (2021), *ISMYRNA* (2016), *The Lebanese Rocket Society* (2012), *Je veux voir* (2008), *A Perfect Day* (2005)..



↑ Photo © Tarek Moukaddem

Ils ont reçu le prestigieux Prix Marcel Duchamp en 2017 pour leur projet *Unconformities*. Leurs œuvres ont été présentées dans les plus grands musées et institutions internationales, ainsi que dans de nombreuses biennales à travers le monde.

Pourquoi ce projet des *Archives des invisibles* aujourd'hui et à Paris ?

J.H. & K.J. : *Archives des invisibles* est un projet qui nous habite depuis longtemps. Il est né de notre expérience de cinéastes et d'artistes, et de notre attention à tout ce qui échappe : les images manquantes, les traces, les archives fragmentaires, les documents incomplets.

Nous avons souvent travaillé avec des matériaux qui avaient été oubliés, déplacés, enfouis, et qui pouvaient, une fois réactivés, raconter autrement une histoire. Avec ce projet, nous avons voulu déplacer cette réflexion vers un territoire plus intime : celui des images que les cinéastes ont tournées

Ils ont cofondé About Productions avec Georges Schoucair. Joana Hadjithomas et Khalil Joreige sont également très impliqués au sein du Metropolis Cinema et de la Cinémathèque de Beyrouth.

et qui, pour différentes raisons, n'ont jamais trouvé leur place dans une œuvre et qui continuent pourtant de les hanter.

Dans plusieurs de nos films, nos plans préférés n'y trouvaient pas toujours leur place et pour diverses raisons, telle séquence ou tel personnage finissait coupé. Même si c'était sans doute pour le bien du film, on continue d'y penser. Alors on s'est dit que ça devait être le cas pour nos collègues également. On a décidé de lancer une sorte de collecte, de collection de ces plans abandonnés, perdus, latents, d'essayer de les réveiller et d'en parler avec ceux qui les ont tournés.

Pourquoi aujourd'hui ? Peut-être parce que nous sommes dans un moment où nous sommes submergés d'images. Des milliards d'images sont produites, stockées, générées, circulent, puis disparaissent. Nous avons voulu faire un pas de côté et regarder celles qui sont restées en attente.

Depuis combien de temps le murissez-vous, et qu'est-ce qui vous a poussé à le concrétiser maintenant ?

J.H. & K.J. : L'idée est liée à notre propre pratique et vient de loin ! Khalil est toujours frustré de ne pas voir son plan préféré dans le montage final de nos films. C'est devenu une plaisanterie avec notre monteuse de toujours, Tina Baz Legal. Et de cette plaisanterie a découlé ce désir de poser cette question à d'autres.

Un film produit toujours ses propres invisibles. Pour construire un récit, il faut choisir, monter, couper. Mais ce qui est écarté n'est pas forcément sans importance. Une séquence peut être écartée parce qu'elle ralentit le récit, parce qu'elle est trop ambiguë, parce qu'elle ne correspond pas à la forme du film, ou pour des raisons politiques ou de censure. Et pourtant, elle peut continuer à habiter celui ou celle qui l'a tournée. C'est cette expérience que nous avons voulu partager avec d'autres, en nous interrogeant sur les images tournées, écartées, ou impossibles à retrouver, et sur ce qu'elles disent de notre rapport à l'image aujourd'hui.

Ce qui nous passionne ce sont les conversations, les témoignages des cinéastes et artistes autour de ces images révélées mais aussi celles rêvées, proprement invisibles, qu'on ne retrouve plus, qu'on a pas réussi à faire. Qu'est ce que cela dit de notre rapport, de notre foi dans l'image aujourd'hui ? Mais aussi que peuvent encore les images, nos images ? À partir de là, le projet est devenu une expérience collective, une aventure commune, partagée.



↑ Lana Daher, *Under the Light*, 2021

Pourquoi avoir choisi de commencer par des cinéastes du pourtour méditerranéen ?

J.H. & K.J. : C'est un projet qui finira par réunir des cinéastes du monde entier. Mais il fallait commencer quelque part.

La Saison Méditerranée a soutenu ce projet, et nous avons donc invité des cinéastes et artistes des pays concernés, du Maroc, d'Algérie, de Tunisie, d'Égypte, du Liban, de Palestine et de France. Une image tournée dans un contexte très particulier peut entrer en résonance avec une autre image, tournée ailleurs, des années plus tôt ou plus tard. Cette première cartographie est donc à la fois géographique et sensible. Elle traverse des territoires, mais aussi des histoires intimes et collectives.

Nous vivons en Méditerranée, dans une région très agitée et qu'il est important d'interroger autrement aujourd'hui. C'est pour nous un espace de circulation et de récits multiples. C'est un territoire traversé par les migrations, les déplacements, les conflits, les mémoires, les identités plurielles.

Cette exposition est l'acte I, le premier volet de ce projet. Assez vite, cette collection continuera de récolter des images inédites au gré des rencontres à travers le monde et de s'enrichir de nouvelles images confiées.



↑ Zineb Sedira, *Unused Rush from Dreams Have No Titles*, 2022

Quel est le but de cette archive : à quoi doit-elle servir, à qui est-elle destinée ?

J.H. & K.J. : C'est une collection d'images invisibles. Nous ne voulions surtout pas créer une archive au sens d'un lieu où les images seraient simplement déposées. Nous parlons d'une archive vivante, en perpétuelle construction. Le principe est que les images puissent continuer à circuler et à produire de nouveaux sens.

Chaque artiste partage une ou plusieurs séquences inédites et raconte leur histoire. Le témoignage est donc aussi important que l'image elle-même. Il donne accès à une mémoire de la fabrication de l'œuvre. Il la contextualise, il libère aussi une parole souvent très émotionnelle. La révélation différée de ces images permet de prendre du recul sur l'œuvre et d'en découvrir de nouvelles dimensions. Elle prend la forme d'une confidence intime, tout en faisant écho aux problématiques et aux enjeux de l'image contemporaine. C'est aussi le point de départ d'une conversation entre artistes sur nos images exposées au travail du temps et dans le temps. Les contextes évoluent, les situations changent et pourtant il reste quelque chose qui nous hante, qui continue de nous travailler, une "dette" envers un réel, une situation, un personnage, un lieu, un moment, qui a été capté, enregistré conservé mais pas diffusé, il est dans un statut étrange, là sans être là.

L'archive s'adresse aux artistes et aux cinéastes, mais aussi aux chercheurs, aux étudiants et au public. Et surtout, elle doit

pouvoir continuer à exister après l'exposition, à travers des projections, des publications, des rencontres, de nouvelles expositions et de nouvelles créations.

Parfois, quand les cinéastes sont d'accord avec ce principe, cela pourrait devenir un fonds pour que des images soient partagées, et peut-être empruntées dans des films. On aime profondément l'idée que les images circulent entre différentes géographies, temporalités, visibilités, genres de cinéma. Nous faisons souvent ça tous les deux, nous partageons avec d'autres cinéastes certaines de nos images et parfois nous leur en prenons aussi. On voit ça comme une écologie des images ! C'est une dimension essentielle du projet mais qui viendra sans doute dans un second temps. D'abord collecter, partager. Puis transformer.

Ce déplacement est important : une image qui appartient à l'histoire d'un film peut entrer dans l'histoire d'un autre. Elle quitte alors son statut d'image abandonnée pour devenir la matière d'une nouvelle œuvre. L'archive peut être juste révélée ou ne pas être la fin du parcours.

En quoi ce projet est-il aussi un projet sur la confiance entre cinéastes ? Pourquoi est-ce nécessaire ?

Partager un rush, ce n'est pas simplement donner une image. C'est partager une image à laquelle on a parfois été attaché. Elle peut être liée à un souvenir, une personne ou un moment intime. Il y a donc un acte de confiance dans le fait de sortir cette image de sa latence et de la confier à un autre regard.

La question est aussi celle de la foi que nous plaçons dans nos images : pourquoi continuons-nous à conserver certaines images alors même qu'elles n'ont jamais été montrées ? Qu'est-ce que nous leur demandons de garder pour nous ? Souvent des images filmées a une certaine époque acquièrent le statut de document, attestent d'une certaine époque, de présences, de territoires disparus.

Qu'est-ce qui vous a surpris en découvrant les premiers rushes confiés par les cinéastes ?

Nous avons été frappés par le fait que ces images, bien qu'elles aient été écartées d'une œuvre, continuent souvent à être extrêmement présentes pour leur auteur, très émotionnelles. La majorité des auteurs pouvait rapidement répondre à notre demande même si ce qu'il ou elle cherchait n'était pas forcément disponible. Donc d'une certaine façon cette préoccupation était partagée.

Une autre question est de savoir à qui appartiennent les images ? Quand on est cinéastes, les images sont souvent inaccessibles, elles appartiennent à la production et nous y avons accès très difficilement. Quand on est artiste, ces images nous appartiennent souvent. L'idée c'est aussi de sortir ces images de ces économies, que tout cela ne soit pas monnayé, que ce soit dans un élan gratuit, sans transaction...

Existe-t-il une séquence qui vous hante particulièrement ? Pourquoi ?

Ce qui nous hante, ce sont justement ces images qui semblent d'abord très modestes et qui deviennent progressivement chargées par le récit de celui qui les a filmées. Une image peut rester des années sur un disque dur. Elle ne bouge plus, elle n'est pas montrée, mais elle continue à exister dans la mémoire du cinéaste. Et parfois, elle ressurgit, elle refuse de disparaître.

C'est cette transformation qui nous intéresse : le passage d'une image latente à une image qui retrouve une possibilité de relation, une image rémanente. Nous sommes des grands adeptes de la latence. Nous l'avons placée au centre de beaucoup de nos préoccupations, de notre recherche. Pendant plus de dix ans, nous avons travaillé sur un projet d'images latentes que nous n'avons jamais développé, une sorte de journal d'un photographe qui enregistre les changements de sa vie personnelle et de la ville de Beyrouth. Ces invisibles nous passionnent.



↑ Lina Soualem, *Mariage Palestinien dans le village de Deir Hanna en Galilée*, 1993

Face à la multiplication des images générées par l'IA, est-ce une forme de résistance, une réflexion écologique sur la surproduction d'images ? Peut-on parler d'une « écologie des images » ?

Oui, même si nous ne voudrions pas réduire le projet à une opposition à l'IA. Ce qui nous intéresse est plutôt de déplacer notre façon de voir. Nous vivons dans une époque où l'image peut être produite presque instantanément et en quantité infinie. Face à cette accélération, nous choisissons de regarder ce qui existe déjà : les images dormantes, oubliées, mises de côté.

Il y a peut-être là une forme d'écologie des images : non pas seulement produire moins, mais apprendre à regarder autrement ce qui a déjà été produit. Ces rushes ont une histoire. Ils ont été tournés par quelqu'un, dans un lieu précis, dans un temps précis. Ils portent une relation au réel, mais aussi une intention, un doute, un choix. Nous ne cherchons donc pas à fabriquer artificiellement de nouvelles images, mais à faire revenir des images existantes dans le présent et à leur donner la possibilité d'être relues.

Ces images invisibles permettent de regarder autrement la fabrication même des récits. Nous sommes habitués à penser à partir des œuvres terminées. Mais derrière chaque film, il existe tout ce qui n'est pas dans le film. Et ce hors-champ de la création nous semble extrêmement riche.

Ce premier volet réunit plus de 40 cinéastes du pourtour méditerranéen et de France. Comment voyez-vous la suite du projet, notamment son élargissement à des cinéastes du monde entier ?

Nous pensons ce premier volet comme un commencement, pas comme un aboutissement. Cette exposition est l'acte I de ce projet, qui ne va cesser de s'enrichir au fur et à mesure des images confiées par les cinéastes et par les géographies explorées à travers le monde.

Il accueillera progressivement d'autres territoires, d'autres générations, d'autres pratiques, d'autres cinématographies. Son expansion doit rester liée aux rencontres. À terme, nous aimerions que cette archive puisse devenir une énorme collection de centaines de rushes et de séquences, une sorte de réseau de regards, où les images voyagent d'un cinéaste à l'autre et continuent à produire des récits inattendus.

C'est aussi une manière de prolonger notre réflexion sur les frontières entre fiction et documentaire, entre cinéma et art contemporain, entre œuvre individuelle et création collective, nous permettant de nous demander collectivement comment continuer de faire images dans ces temps.



↑ Namir Abdel Messeeh, *Namir et Waguih*, 2004

RENCONTRE AVEC SANDRA TERDJMAN, CO-FONDATRICE ET VICE-PRÉSIDENTE DE KADIST

Sandra Terdjman soutient le rôle des arts et de la culture dans la société à travers différentes organisations qu'elle a cofondées : KADIST, l'une des plus importantes collections et plateformes d'art contemporain à perspective transcontinentale ; Council, qui favorise les projets pluridisciplinaires à la croisée des arts, des sciences et de la société civile ; et AFIELD, conçu comme un programme de financement et de plaidoyer en faveur d'initiatives sociales portées par des artistes.

Son travail témoigne d'un engagement à créer des plateformes où artistes, penseur·euses et communautés peuvent se rencontrer et collaborer, afin de favoriser des échanges porteurs de sens au-delà des frontières et des disciplines.

Pourquoi une institution comme KADIST choisit-elle aujourd'hui de soutenir un projet qui n'est pas seulement une exposition mais la création d'une archive appelée à évoluer dans le temps ?

S.T. : Nous aimons accompagner les artistes dans la durée. On dit souvent que la collection est le point de départ d'une rencontre avec un artiste et son œuvre. Une relation qui se prolonge ensuite dans l'accompagnement de projets, d'expositions, d'événements. Ici, il s'agit d'accompagner une initiative d'archive, pensée comme un projet public, solidaire et de long terme. Je suis personnellement convaincue du rôle essentiel que jouent les artistes dans la création de micro-institutions, et ce projet pourrait bien s'y transformer. Nous sommes très honorés de pouvoir en accompagner la première pierre.



↑ Photo © Brigitte Baudesson

Pensez-vous que les institutions culturelles ont aujourd'hui un rôle à jouer dans la préservation et la circulation des images, au-delà de leur simple conservation ?

S.T. : Les archives occupent une place essentielle dans nos cultures : c'est la micro-histoire qui s'y trouve enregistrée. Beaucoup d'archives portent la mémoire de communautés sous-représentées, cachées, marginalisées. Ce n'est pas seulement le rôle des musées et des institutions culturelles, mais celui de la société civile, dont les artistes font partie. *Archives des invisibles* s'inscrit dans une longue tradition de collectifs et d'organisations à but non lucratif initiés par des artistes.

En quoi ce projet s'inscrit-il dans la mission de KADIST ?

S.T. : La dimension internationale du projet et son ancrage méditerranéen font écho à la mission de KADIST, qui vise à réunir œuvres, expériences et cultures au-delà des frontières. Interroger le rôle de l'image aujourd'hui — son pouvoir, son *agency* politique, sociale, historique — est au cœur de l'engagement de la fondation autour de la vidéo et du film. KADIST possède aujourd'hui l'une des collections de films et vidéos d'artistes les plus importantes.

Pourquoi était-il important pour KADIST d'accueillir un tel projet aujourd'hui ?

S.T. : Que peuvent encore les images ? Difficile d'imaginer question plus actuelle. Posée à la fois sur le plan politique, à travers le rôle du documentaire pour rendre compte des guerres que nous traversons, des bouleversements écologiques qui échappe à la représentation. Que peuvent encore les images face aux transformations technologiques que nous vivons, à l'épreuve des *fakes* ? KADIST a toujours souhaité s'engager dans les questionnements de son temps par les moyens de l'art, c'est un projet sur mesure.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec Joana Hadjithomas et Khalil Joreige sur ce projet ?

S.T. : Nous suivons le travail de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige depuis longtemps. Ils sont représentés dans la collection par *Unconformities*, une série de sculptures conçues comme des capsules temporelles, pour laquelle ils ont reçu le prix Marcel Duchamp. Nous admirons leur manière bien à eux de circuler entre le monde du cinéma et celui des arts visuels. Ce sont des artistes engagés, au sens où ils portent à cœur des initiatives sociales qui dépassent leur œuvre — comme leur travail avec Métropolis, le cinéma d'auteur qu'ils ont cofondé à Beyrouth : rendre les films accessibles au public, démocratiser leur diffusion dans une ville comme Beyrouth, ou encore constituer une archive internationale à usage commun.

AGENDA DE L'EXPOSITION



CHAQUE SAMEDI À 16H visite guidée

Chaque samedi, KADIST invite le public à (re)découvrir l'exposition *Archives des invisibles* lors d'une visite guidée menée par l'équipe de médiation.

κ Gratuit sur inscription via Explore Paris



SAMEDI 7 NOVEMBRE événement *Ghost Editing* avec Halida Boughriet et Camille Soualem

À partir des archives présentées au sein de l'exposition, Halida Boughriet et Camille Soualem invitent les participant·es à explorer la notion d'image manquante : images censurées, détruites, jamais tournées ou restées hors champ. À partir de matériaux issus de l'exposition et de documents d'archives, les participant·es expérimentent le collage, la découpe et le montage pour créer leur propre récit. Un fanzine réunissant les contributions de chacun·e sera constitué à l'issue de l'atelier.

κ Gratuit sur inscription via kadist.org.



↑ Photo © Halida Boughriet, vue de l'Atelier du geste « Tracer des contre-récits » aux Beaux-Arts de Paris par Sacha Kheireddine, Halida Boughriet et Camille Soualem

À PROPOS DE KADIST

KADIST est une organisation d'art contemporain à but non lucratif pour qui l'art est moteur de transformation sociale, les artistes abordant souvent les questions clés de notre époque. Dédiée à diffuser les œuvres des artistes – de plus de cent pays – représenté·es dans sa collection, KADIST encourage leur engagement et affirme la place nécessaire de l'art contemporain au cœur des débats de société. Avec un pôle basé à Paris et une équipe ainsi que des conseiller·ères réparti·es sur cinq continents, KADIST organise des expositions, des résidences ainsi que des programmes physiques et en ligne. KADIST suit au plus près les développements de l'art contemporain grâce à son réseau de conseiller·ères, et développe des collaborations internationales, y compris avec des musées renommés, favorisant ainsi de nouvelles connexions entre les cultures et de riches conversations sur l'art contemporain et la société.

KADIST

Événement organisé dans le cadre
de la Saison Méditerranée 2026



GOUVERNEMENT

*Liberté
Égalité
Fraternité*



**cinémathèque idéale
des banlieues du monde**

CONTACT

Close Encounters

Nadia Fatnassi

nadia@closeencounters.fr | +33 6 52 08 69 08

KADIST

Caroline Arce Ross

caroline.arceross@kadist.org

KADIST

Archives des invisibles

10.10.26 - 09.01.27

KADIST Paris

21 rue des Trois-Frères, 75018 Paris

Ouvert jeudi-vendredi 11h-19h et samedi 15h-19h

Mercredi sur rendez-vous 10-18h

Accessible aux personnes à mobilité réduite

Entrée libre et gratuite

